

Avant-propos

En octobre 1977, partis de Homs avec la vieille Land Rover de l'IFAPO, nous avons roulé à en avoir le mal de mer pendant plus d'une heure sur le dos ondulé de l'ancienne et unique route unissant alors Palmyre au reste de la Syrie. Après avoir franchi le sommet d'une dernière vague de mauvais bitume serpentant entre deux montagnes desséchées sur lesquelles veillaient les ruines d'un vieux château bizarrement doté de grandes antennes métalliques peintes en rouge et blanc, ce fut le choc en découvrant « la perle du désert » syrien.

Bien des années avant, une vieille photo aérienne, en noir et blanc, m'en avait fait rêver. Elle avait été prise dans la lumière rasante d'une fin d'après-midi d'hiver. Au premier plan une rivière asséchée se glissait entre des collines rocheuses sur lesquelles des tours, plus ou moins en ruines, mêlaient leurs longues ombres tordues par les rochers à celles des replis de la montagne. Plus loin, se détachant sur la grande tache sombre d'une forêt de palmiers, la rivière de sables et de cailloux traversait un champ de murs ruinés où des rangées de colonnes piquées çà et là au milieu de bâtiments arasés, ajoutaient leurs ombres parallèles à celles des tours de la vallée. Et puis, au-delà d'un grand monument auquel aboutissait un alignement de points d'exclamation illuminés par le soleil couchant, le regard se perdait, sans obstacle, dans un lointain où ciel et terre se mélangeaient, sans limite, sans même un horizon. Choc purement esthétique, propice au rêve, devant la photo d'un paysage figé, mort et pourtant incroyablement présent, mélange d'une nature essentiellement minérale, brute, et de vestiges, tout aussi minéraux, d'une présence humaine disparue mais toujours palpable.

C'est à Ernest Will, qui m'avait engagé pour la fouille du centre-ville de Beyrouth, le conflit libanais étant supposé achevé en septembre 1977, et surtout à Adnan Bounni, alors Directeur des Fouilles à la DGAM de Syrie, que je dois la chance exceptionnelle d'être entré dans la photo, dans le rêve, dans Palmyre. Adnan Bounni voulut bien me confier l'achèvement du dossier architectural du sanctuaire de Nabû, Nassib Saliby, pris par ses responsabilités damascènes, n'ayant plus le temps de s'y consacrer. C'est également lui qui me présenta à Khaled al-As'ad avec qui je découvris Palmyre et Tadmor, la palmeraie et ses sentiers bordés de hauts murs, la grotte aux eaux bleu turquoise d'Efqa gardée par les redoutables djinns invisibles, salle de bain des prisonniers politiques et des militaires, les ruines de la ville de Zénobie et le souk moderne où les grappes de dattes de toutes tailles et de toutes les teintes de brun côtoyaient les ustensiles chinois en plastiques multicolores, le sanctuaire de Bel et l'ancienne église du père Starcky, les « momies » du musée placées sous les regards de pierre des anciens locataires des tombeaux monumentaux, la maison de fouille avec son gardien Abou Achair, Khaled qui assura, sans que je le sache, ma sécurité, sur le site, l'oasis, la steppe lorsque je partis me promener à droite et à gauche, lui qui me laissa une totale liberté pour voir, regarder, mesurer, Nabû mais aussi le reste, tout le reste, sans restriction et pourtant sans autorisation officielle. Je pus voir, noter, dessiner tout ce que je souhaitais, en oubliant sans doute le plus important, ne retenant que quelques détails, remarquables, pour moi, de cet ensemble trop vaste, trop complexe.

C'est encore Khaled qui me présenta aux membres des missions polonaise et germano-autrichienne, à Michał Gawlikowski et Andreas Schmidt-Colinet. Palmyre changea de visage, prit une dimension plus historique. Les subtilités du décor sculpté, peint ou brodé, les vies tumultueuses des caravaniers, marchands et artisans, celles des grands noms de la cité et de l'Empire, assurées ou partiellement restituées par l'épigraphie et les sources historiques, peuplèrent les conversations des soirées passées sur la terrasse de la maison de fouille, complétant les quelques touches savantes qu'Ernest Will avait essayé de m'inculquer lors de ses trop courts séjours. Je voyais beaucoup de choses sur le site et je ne savais rien. Ils essayèrent de m'apprendre. Les blocs effondrés et à demi enfouis prirent d'autres dimensions. Leurs conseils, corrections et encouragements m'accompagnèrent, me guidèrent. Le sanctuaire de Nabû, à l'architecture passionnante, prit une autre ampleur en s'intégrant à la ville. Mes notes s'accumulèrent, mes carnets se remplirent. Et puis il y eut Jerash. En 1982, je quittais brutalement l'oasis de Zénobie, rangeant mes dossiers et croquis palmyréniens. Gerasa et son chantier permanent, de fouille et de restauration, étaient trop prenants. Je ne revins plus à Palmyre que lors de très brefs séjours : colloques auxquels les amis syriens ne manquèrent jamais de m'inviter, visites officielles de quelques représentants français, A chaque fois, j'eus la chance de « voir » quelque chose de nouveau – pour moi – sur le site, de noter un détail supplémentaire, parfois même de faire un relevé rapide. Mes carnets se rouvrirent et se refermèrent. Je rencontrais à nouveau Michał et Andreas. Nous discutâmes, encore et toujours. Et puis il y eut l'horreur de Deraa en 2011 qui embrasa toute la Syrie. La tragédie sous toutes ses formes, humaines et matérielles.

A défaut de Palmyre, désertée, détruite, interdite, il y eut Varsovie en 2016 où Michał et Andreas finirent par me convaincre de publier ces bribes d'informations rassemblées avant le déferlement de violences. Ce sont leurs encouragements et leurs conseils, – sans parler de leurs corrections – qui sont à l'origine des lignes qui suivent. Ces dernières furent rédigées par à-coups, seul un article sur les vestiges de « l'autel », entr'aperçus sous la Grande Colonnade en 2011, juste avant le début du conflit (voir ci-après Chapitre 4), étant prévu au départ. Michał me demanda d'y ajouter Bel Hammôn, les façades des boutiques de la Grande Colonnade, et quelques autres notes. Il lui fallut beaucoup de calme, de patience, pour rassembler les fragments disparates que je lui envoyais et de générosité pour me proposer de publier en Pologne ces quelques lignes et croquis. Je ne les aurais probablement pas mis au net sans son insistance (et celle d'Andreas), sans le colloque qu'il organisa en 2016 à la mémoire de tous nos amis syriens touchés par la guerre, à tous ceux qui nous accueillirent pendant des années, nous offrant hospitalité et opportunité de connaître et apprécier leur Syrie, en particulier Khaled al-As'ad, qui paya si chèrement et si odieusement sa passion pour la défense et la protection de sa ville, de notre patrimoine commun, de la Tadmor/Palmyre de sa fille Zénobie.

Au moment de donner le bon à tirer, je tiens à exprimer ma reconnaissance à Ewa Czyżewska-Zalewska et Iwona Zych qui ont mis en page mon texte. Leur patience a été bien éprouvée par mes corrections et repentirs ces derniers mois.